

Peut-on tout savoir ?

Ou l'encyclopédisme revisité

Conférence donnée au Centre Hâ 32
le Vendredi 28 janvier 2005

par Michel Serres,
philosophe

SUBJECTIF

Impossible

Puis-je tout savoir ? À l'évidence non.

Au moins pour une raison de volume, objectif, et de temps, subjectif : même privée de sommeil et d'amour, ma vie ne suffirait point à lire tous les livres. Ajoutée à celle que la tradition transmet, la masse des connaissances récemment acquises la dépasse de plusieurs ordres de grandeur. Sur support papier, les données des accélérateurs à particules, de la biochimie, de la physique du globe, de l'océanographie, de l'astrophysique... empilées, rempliraient la distance de la Terre à la Lune. Pour traiter ces données brutes, nous rêvons d'organiser des fermes d'ordinateurs, en connectant toutes les machines du monde aux heures où les usagers ne s'en servent pas.

Mais l'accablement induit par ce volume inaccessible court d'âge en âge : naguère comme jadis, et à quelque ardeur que monta son désir de savoir, nul ne put jamais achever de parcourir les pages d'une bibliothèque. Rien de nouveau depuis celle d'Alexandrie jusqu'à celle, stupidement construite à Paris, que l'on devrait nommer, non point la Grande, mais le petit musée désuet du support papier. Même à l'époque où le nombre des feuilles n'atteignait pas le million, qui eût pu les lire ? Or, les données de plus haut passent en octets le préfixe Téra (10 puissance 12).

Une bibliothèque intégrale occuperait un espace compatible avec l'une des dimensions du monde. Nos vies ne suffiraient point, sans doute, à la classer. À propos d'artefacts, comme la toile ou la bombe atomique, j'avais autrefois proposé la notion d'objet-monde. La bibliothèque devient un objet-monde. Nul ne pourra jamais gravir les parois d'une telle montagne, encore moins accéder à sa cime. Mais, je le répète, qui, dans l'histoire passée, domina donc jamais l'Encyclopédie : Scaliger, Pic de la Mirandole, Rabelais... ? Personne à la rigueur.

Nous ne saurons jamais tout.

Nécessaire

Cependant, le projet normal de la philosophie court, lui aussi, d'âge en âge : un penseur digne de ce nom doit, sous risque de désuétude et de légèreté, rendre compatibles les concepts qu'il invente avec le savoir contemporain.

Les Sophistes, maîtres de rhétorique et de logique, souvent polymathes ; Platon, expert en stéréométrie ; Aristote, médecin naturaliste, rhétoricien et juriste ; maître Albert, au Moyen Âge ; certains humanistes de la Renaissance ; Pascal et Leibniz, inventeurs tous deux du calcul infinitésimal, de la combinatoire et de la machine à calculer ; les Encyclopédistes à l'Âge des Lumières... enfin, plus près de nous, Auguste Comte ou Paul Valéry... construisirent leur philosophie en prenant leurs valeurs dans la totalité du savoir de leur temps. Tous donnèrent leur version de l'encyclopédie, même Hegel. Pour quiconque veut penser originalement et s'engager dans l'esprit de son temps autrement qu'en militant politique, ce projet herculéen semble la moindre des politesses. Quoique inaccessible, l'encyclopédie forme la condition nécessaire à la philosophie.

Impossible et nécessaire, là est la question.

Pouvons-nous éviter la contradiction ?

Trois événements

Font donc obstacles les grands nombres : le volume des informations, la durée exigible pour les apprendre, les dimensions de la bibliothèque-monde.

Comment les contourner ?

Voici : récemment advinrent trois événements propres à gérer l'obstacle :

1. dans l'objectif : une nouvelle concernant le temps ;
2. dans le cognitif : de nouvelles techniques ;
3. dans le collectif : un nouvel état de la science que l'on peut nommer « fait social total ».

OBJECTIF : LE TEMPS

Date récente des datations

Célébrons une fête que les sciences elles-mêmes n'avaient pas prévue. Depuis quelques décennies, toutes les disciplines, en effet, réussirent à dater leurs objets. En réponse fidèle à leur interrogation traditionnelle : comment ? elles continuent, certes, d'expliquer. Mais dès que la géologie observa les strates et la biologie les fossiles, elles se posèrent et se posent toutes désormais la question d'origine : depuis quand ?

Le rayonnement cosmologique brille partout, en mémoire du Big Bang ; par la radio-activité, la géophysique date la naissance de la Terre et la paléontologie l'âge des fossiles ; les schistes de Burgess nous apprirent que les parties dures n'advinrent pas aux animaux avant le Cambrien ; en carottant les glaces du Groenland, nous pouvons même déterminer l'année où apparurent certains climats, certaines techniques, certaines maladies...

Vite dit : l'astrophysique enseigne que ce Big Bang eut lieu voici quinze milliards d'années ; la physique de la Terre date de quatre milliards l'achèvement, par accréation, de sa forme définitive ; par la bio-chimie, nous apprenons que les premières molécules vivantes, capable de se dupliquer, commencèrent d'envahir la planète voici trois milliards huit cents millions d'années ; l'histoire naturelle égrène l'émergence des espèces, les pluricellulaires succédant aux eucaryotes et ceux-là aux procaryotes ; elle connaît parfois l'heure de leur disparition ; éruptions volcaniques ou impacts d'aérolithes, cinq immenses catastrophes scandèrent l'évolution des vivants par de quasi-éradications ; voici environ sept millions d'années, une espèce proche de la nôtre, et pourtant lointaine encore, se leva du côté du lac Tchad, une autre, plus tard, dans le Rift kényan ; une poignée d'entre ces hommes quitta son continent berceau d'Afrique, *homo erectus* avant *homo sapiens* ; celui-ci le fit voici cent mille ans, pour, assez rapidement, occuper la terre entière ; l'Australie, voici soixante mille ans et, par la Béringie, l'Amérique, il y a sans doute treize ou vingt mille ans.

Ramassées en quelques décennies, de multiples découvertes réunirent toutes les disciplines en un geste commun de chronométrie, de manière infiniment plus rigoureuse que les computations historiques. Curieusement, l'émergence du langage et de l'écriture mettent du flou dans l'histoire et des mesures dont la précision tend vers l'exactitude lorsque la matière ou la vie écrivent sur la vie ou la matière, et non les hommes sur des supports adéquats.

Sujettes à rectifications de détail selon les avancées de la recherche, ces dates, convenablement repérées, se succèdent pour déployer un Grand Récit dont le buissonnement et les embranchements vont vite devenir l'horizon temporel des générations à venir, leur tradition, leur trésor partagé, sans distinction de culture. Or ce Grand Récit de notre Univers, de notre Monde et de notre Humanité tient en quelques lignes, un tronc et des rameaux, dont la forme et les bifurcations remplacent le cercle des vieilles encyclopédies. N'importe qui peut raconter, à loisir, à ses enfants, pendant cinq minutes ou une heure, l'explosion première, la barrière de Planck, le refroidissement qui suivit, l'arrivée de l'eau sur une certaine planète, fragile et bleue, le passage évolutif des monocellulaires à des vivants plus composés, mous d'abord et durs plus tard, le jaillissement des espèces de flore et de faune, explosant longuement de rameaux en rameaux, l'émergence de plusieurs variétés humaines longtemps coexistantes, la perte de la toison chez un bipède dont les avatars nous intéressent, l'invention du feu...

... scénario passionnant, coupé de coups de théâtre imprévisibles et contingents... où, fait qui m'enchantait comme l'avaient fait Lucrèce, Zola ou Jules Verne... la science, d'elle-même et sans traduction, quitte le calcul et les équations pour rejoindre la littérature ; les disciplines, ensemble, racontent l'immense aventure des objets dont elles s'occupent ; enfin, miracle à la manière de la Pentecôte, les langues techniques de toutes les sciences, aussi simples, mais aussi difficiles que celles des mathématiques, convergent vers une langue usuelle, vernaculaire, accessible à tout le monde.

Tel, plus ou moins avisé, peut dire ce récit en un jour ou en une semaine, selon son expertise ; l'histoire des sciences le relate en plusieurs mois et la réalité le suit en milliards d'années... De l'ignorance au savoir et de celui-ci au réel, nous changeons seulement l'échelle du temps. Seule varie la longueur du récit. Chaque discipline surplombe de ses théories, méthodes et résultats de détail, l'une ou l'autre des dates qu'elle a précisées, l'autre ou l'un des laps de temps qui la séparent des voisins. L'ensemble de ce que l'on appelait jadis l'Encyclopédie se projette donc en ce récit touffu, dont l'expression peut tenir en quelques mots, dicibles, un soir, devant un feu de bois, par une mère grand à son petit neveu, ou, la nuit, sous quelque prétexte, par un amoureux à une jeune femme, dans un parc, ou en quelques millions de CDROM, à peine déchiffrables par les spécialistes, juchés en haut de ce surplomb. Plus on avance en science, plus on s'éloigne de l'énonciation élémentaire de ce conte canonique et maximale simple.

Qu'appeler, dès lors, le tout du savoir ? Réponse : le Grand Récit. Puis-je le connaître ? Assurément et à l'aise : je viens de le raconter plusieurs fois en trente mots. Il synthétise tout ce que la science invente et explique. Comme des tributaires, toutes les disciplines se jettent dans ce fleuve et ne cessent de l'alimenter. Le Grand Récit les recueille et les synthétise.

Oui, nous pouvons tout savoir : il suffit de raconter le Grand Récit.

Distance au récit

À quoi reconnaître alors un ignorant, un demi-habile, un savant spécialiste... ? À la distance où chacun se tient ou s'évertue par rapport au Grand Récit que je viens d'exprimer en version minimale. Cette distance variable laisse pourtant invariante la nouvelle, qui devrait nous enthousiasmer, qu'un résumé, même sommaire, même bréviaire, dit cependant tout, ni plus ni moins, pour l'essentiel, qu'un développement interminable. Le savoir contemporain produit, en effet, comme résultat ce Récit de l'Univers inerte en entier, des vivants dans leur totalité ainsi que des hommes en leur intégrale et spécifique aventure. Tout le monde peut l'apprendre, peut le dire, peut le détailler, plus ou moins, mais quelque simple ou difficile que se présente sa variation, il dit toujours la même chose : tout.

Mieux encore, tel expert peut ici, dans sa spécialité, travailler à une immense distance de sa version minimale, mais à une fort petite, ailleurs, où il ressemble à un homme de la rue. Tel chimiste nobélisable peut, en effet, tout ignorer en astronomie et géophysique. Mais, voilà encore du nouveau : à l'instar de ce spécialiste, tout le monde peut tout savoir, en quelque manière, compte distinctement tenu des distances en question.

Le savoir, l'expertise, la culture de quelqu'un se mesurent selon les distances qu'il prend et où il habite par rapport aux divers segments du Grand Récit. À la vieille question : que puis-je savoir ? nous répondons désormais sans arrogance : tout ; mieux encore : inculte ou savant, tout le monde sait tout. De plus, nous transformons ces questions en celle-ci, tout autre : de quelle distance, de quel angle perçois-je, de manière plus ou moins détaillée, cette totalité si aisément perceptible ? S'inverse le jugement de jadis et naguère : la totalité devient facile ; au contraire, plus on entre dans le détail, plus croissent les difficultés.

Trois parties du grand Récit

Le Grand Récit raconte deux fois trois choses. Dans sa plus longue durée, il dit l'émergence, l'évolution et explique l'état présent de l'Univers et du Monde ; ensuite de la Géographie, entendue comme science des terres, des mers et des régions sur notre planète ; enfin du paysage local, étang et rivages, plaine et monts familiers à ma culture et à mon existence... À l'extrême fin de sa durée, il dit l'émergence, l'évolution et explique l'état présent d'*homo sapiens*, son envahissement progressif du globe, son installation sous divers climats, les diverses collectivités culturelles qu'il y établit là et ailleurs ; enfin, ici et maintenant, ma propre aventure singulière.

Comme ce livre lui-même, le Grand Récit raconte l'humanisme, par récits et paysages, en trois parties portant sur tous, sur nous et sur moi, plongés respectivement dans le monde, la géographie et le paysage. Il

dit l'émergence de l'Univers, du Monde et des trois sujets : humain, collectif et individuel, sujets qui eux-mêmes le racontent de leur point de vue.

Après la synthèse temporelle, une synopsis spatiale

Individuel et privé, mon paysage ; collective et culturelle, notre géographie... élargis tous deux aux dimensions du monde et de l'humanité, nous les connaissons enfin, depuis peu. Le jour où les cosmonautes nous transmirent, d'en haut, l'image de notre Planète bleue, intégrale de toutes les cartes et de tous les paysages, somme de toutes les représentations, ensemble de notre habitat, nous sûmes pour la première fois, le plus concrètement du monde, le sens du mot de Pascal : nous sommes embarqués. Voici, en effet, notre nacelle, notre esquif, lancé dans l'espace, régulier, irrégulier, puissant et fragile, en tous cas unique. Comment définir l'humanité, du point de vue spatial ? Comme l'équipage du bateau.

De même que le Grand Récit résume le temps, cette image récente fait la synopsis de l'espace. Ces deux intégrations se réfèrent à un seul sujet, l'Humanité. Cela change les rapports entre les hommes, pris en somme, et nos relations avec le monde. Par la généalogie temporelle et l'habitat spatial, un humanisme devient alors possible, sans que nous ayons besoin de forger une morale ou une idéologie.

COGNITIF : LA RAISON-MONDE

L'informatique quantique

Je ne maîtrise pas complètement ce que je vais dire, faute de tout connaître et de tout comprendre de la discipline dont je vais tenter de parler, où interfèrent la théorie de l'information et la mécanique quantique, mais aussi parce qu'elle ne se développe que depuis peu de temps. Ladite informatique quantique prépare de nouveaux objets-monde, artefacts dont l'une des dimensions atteint l'une de celles du monde, comme la bibliothèque dont je parlais tantôt ; la toile, par exemple, couvre l'espace ; une bombe thermonucléaire libère une énergie compatible avec celle d'un volcan... L'informatique quantique conçoit, quant à elle, un ordinateur plus puissant qu'une machine classique de la taille du système solaire, fonctionnant à la vitesse de la lumière et où un bit de mémoire peut s'inscrire sur un atome, un électron ou même un photon. Cette machine remplacerait aisément les fermes dont je parlais tantôt pour traiter des masses de données pour le moment inexploitable.

Cet ordinateur réalise, en principe, des raisonnements dont nous connaissons clairement et distinctement les prémisses et les conclusions, mais dont nous ne pouvons contrôler la validité parce que sa suite, analysée pas à pas, demanderait une durée compatible avec à celle de l'univers : quinze milliards d'années. Construit ou conçu, l'objet-monde se double ici d'une sorte de raison-monde, d'une raison dont la dimension temporelle atteint celle du monde ; comme si la raison atterrissait, si j'ose dire, sur le monde. Comme si la raison se hissait au niveau de la masse mondiale des données.

En cette manière nouvelle de comprendre, où le cognitif rejoint l'objet-réel par un objet fabriqué, intervient, si j'ose dire, le temps-monde. Nous le savions depuis longtemps, la raison dépend du temps ; elle pourrait même se définir, dans sa version classique, comme économie de temps ; ainsi, le concept de cercle permet de saisir en un instant tous les ronds épars dans l'univers. La raison comprend le temps, au moins en l'éliminant. Une pensée de Pascal concernait mon existence dans l'espace : il m'engloutit, disait-il, mais par la raison, je le comprends ; le temps m'engloutit, lui aussi, je vais bientôt mourir de lui, le Soleil lui-même va mourir, mais ma raison engloutit à son tour le temps qu'il a fallu pour que l'Univers existât, qu'on peut nommer le temps universel. Nous en faisons le tour total, mais sans pouvoir le compter pas à pas.

Essayons pourtant de le suivre ou de l'accompagner : la démonstration par l'absurde conduisit jadis à l'idée de nombre irrationnel en quelques pas ; telle, aussi courte, de Pythagore ou d'Euclide, mesure la diagonale du triangle rectangle ; telle autre, plus longue, vertigineuse même, d'Archimède, demande plusieurs pages pour calculer la quadrature de la parabole ; passant par le théorème de Fermat, les démonstrations mathématiques dépassent la centaine, puis les milliers de pages. Je peux donc mesurer un résultat formel suivant le temps qu'exige son établissement. De même dans les sciences du réel : Newton énonce l'attraction universelle en quelques pas ; la théorie des supercordes et des branes demande plus de temps pour coudre la mécanique quantique et la relativité.

Qu'énoncerait, à la limite, un résultat dont la déduction durerait quinze milliards d'années ? Ici la raison prend une toute autre voie pour maîtriser le temps : moins en le niant, comme dans le concept de cercle, qu'en développant son flux pas à pas. Sortant alors de l'abstraction classique, je ne peux m'empêcher de penser au vieil énoncé de Leibniz (*De connexion...* Phil, VII, 191) : *dum Deus calculat fit mundus*, pendant que Dieu calcule, l'univers se fait. Entendez le terme essentiel de cette phrase, que, fasciné par le mot de calcul et par le nom de Dieu, nul n'écoute, entendez donc ce *dum* : pendant. Le monde naîtrait-il d'un calcul aussi long que son temps ? Si une raison durait le temps de l'univers, qu'advierait-il de l'univers ? Il s'agit là, peut-être, moins de création que du vieil adage, enfin compréhensible : le réel est rationnel. La raison accède au réel selon le temps, à la condition de suivre pas à pas son écoulement. On pourrait alors dire la raison équipotente ou équivalente au réel, modulo le temps. La durée fait atterrir la raison sur les choses du monde. Quoique clarifié, ce rêve de la raison reste fortement inaccessible, puisque nul individu, aucune collectivité, pas même l'histoire entière ne pourraient accompagner pas à pas ce développement. Autrement dit, cette *abstraction*, pourtant *opératoire*, selon ce type de machine, reste *pratiquement* inaccessible.

Dans cette nouvelle rationalité, intervient donc la contingence, par l'intervention de cet incontrôlable. Nouveau principe d'incertitude ? Voilà, certes, une promesse de description intégrale du monde : alors, nous pourrions tout connaître, mais à la condition de laisser prévision et contrôle, bref, les déterminants usuels de la raison classique ; à la condition donc de tenir le contrôlable comme une miraculeuse exception.

Tout à l'heure, nous savions tout, mais à la condition de le payer par un récit, par la conversion de la science à la littérature, par un changement de langue. Ici, nous le payons en monnaie de contrôle. Seul Leibniz avait conçu ou prévu cette émergence, lorsqu'il décrit la raison suffisante des singularités. Telle vérité de fait : César passe le Rubicon, s'explique rationnellement, dit-il, mais par une suite infinie incalculable, impossible à sommer. Encore un coup, la rationalité du monde physique converge étrangement vers la contingence de l'histoire humaine. Le Grand Récit, tantôt, énonçait la même leçon : tout le savoir rationnel convergerait vers un récit, muni de coups de théâtre si divers et de telles bifurcations qu'on le croirait tiré d'une littérature. Issu de l'informatique quantique, ce Grand Raisonement raconte-t-il, à sa mode, pas à pas, un fragment du Grand Récit lui-même ?

Entre le fini de l'expérience et l'infini simplement bloqué, comme en conserve, dans les concepts abstraits classiques, entre l'infini et le fini des antinomies de la Raison chez Kant, se glisse le fini colossal des objets-monde et de la raison-monde. Cette diagonalisation annonce--elle une nouvelle science ?

COLLECTIF : LA NOUVELLE CULTURE

Ni le Père Huc ni Monsieur de Bougainville n'avaient parcouru toutes les mers ni tous les continents du globe. Pic de la Mirandole ne prétendait pas tout savoir. Nous avons changé tout cela du jour où les cosmonautes nous firent admirer la planète ronde comme nos ancêtres ne virent jamais la Lune, puisqu'elle se cache par moitié. Si, d'une part, nos voyages locaux se multiplient sur la surface de la Terre comme les aéroports, de l'autre, cette ascension les intègre en une mappemonde actuelle et achevée qui ferme le puzzle avant que nous en assemblions, une à une, les pièces. Du jour où nous vîmes, même en image, la vaisseau global où nos vies embarquèrent, naquit un rapport du tout à ses parties fort éloigné de la quatrième règle cartésienne qui exigeait d'entiers dénombrements et des revues générales pour s'assurer de ne rien omettre. Un peu comme dans le calcul intégral, nous n'avions plus besoin de passer en chaque lieu ni de les mémoriser tous l'un après l'autre, puisqu'avant même la clôture de cette liste, nous jouissions de la totalisation. Mieux même, cette vue cavalière se doublait de vues si fines que jamais nous n'en découvrîmes d'aussi précises.

Advint alors une même nouveauté dans nos relations au savoir. Certes, nul ne peut démontrer tous les théorèmes de mathématiques, faire toutes les expériences de physique ni observer toutes les galaxies... mais chacun peut acquérir dans des revues spécialisées, au minimum par résultats, images, graphiques ou estimations... ce que j'appellerais volontiers la nouvelle culture savante. Elle a même tendance à supplanter l'ancienne culture à fondement ou horizon littéraires. Au moment même où chacun déclare que la synthèse de toutes les sciences dépasse toute espérance, une autre totalisation voit le jour, en effet, presque aisée, au moins disponible.

Tout le monde navigue en épistémologie

Il y a plus : vieille méditation d'experts rarissimes, l'épistémologie se démultiplie, aujourd'hui, en plusieurs métiers branchés directement sur les sciences : administrateurs, financiers cherchant à investir dans la recherche privée ou publique, moralistes et juristes préoccupés d'éthique, journalistes de presse générale ou spécialisée... chacun pérorant sur les destinées du savoir, sur le partage de ses disciplines, le salaire ou la morale de ses chercheurs, et donc tenant un discours sur les sciences – d'où vient le mot d'épistémologie - dont le contenu et la forme dépendent, justement, de diverses hauteurs d'observation : quand les vrais scientifiques, qui décident rarement de leur destin, comme jadis et naguère les ouvriers, ne quittent pas le ras de la spécialité pointue, les autres jouissent de moyennes ou grandes distances de vue. Loin de rire de leur validité, je constate leur existence.

Il faut beaucoup de surdité pour ne pas entendre parler de tout, de l'astronomie à la biochimie, par l'ensemble des médias, revues, livres et musées, décisions politiques, paniques publiques, espoirs déçus, indignations humanitaires, éthiques de toute farine, toile... par tout le monde enfin. D'une manière différentielle et dégradée, chacun aujourd'hui touche à l'encyclopédie, même si l'on peut déplorer que d'étranges ténèbres la couvrent plus que des Lumières. Solitaire, l'ancien épistémologue s'étonne de se retrouver bousculé au milieu d'une telle foule. Tous, plus ou moins, mal ou bien, pratiquent son ancien métier solitaire.

Hautes ou moyennes, ces approches neuves ont leurs inconvénients et leurs avantages. Pour les comprendre mieux, je propose une image intermédiaire entre le travail humble, au ras du sol, et l'image astronautique de survol, encore héroïque : la dépose par hélicoptère. Ceux qui ont peur de la montagne, les gens pressés, les vieillards caducs, ministres et journalistes... peuvent, sans grimper, se faire déposer sur les sommets les plus périlleux, au moyen de ces machines chères. Alors, le savant ressemble à ce guide superbe qui s'expose en cordée avec cliente et client, tous trois suant des dizaines d'heures à escalader fissures et cheminées au flanc d'une paroi grandiose, surpris, parfois, de trouver, achevalée sur la cime, une équipe de télévision, ignorante de montagne, dont les caméras montrent au public, en la survolant cent secondes, l'ensemble de la chaîne ; de plus, cette séquence procurera au présentateur qui n'aura pas quitté le studio plus de gloire qu'à ces grimpeurs obscurs et jugés masochistes et même qu'à ces photographes ivres de vertige. Un rapide ronflement hisse haut, sans crampon ni piolet, quiconque le paie. Le lendemain, la même équipe, à l'aise dans le même ascenseur bruyant, passera en revue mille autres murailles, encore plus difficiles.

Voici donc une question nouvelle : au terme de sa carrière, qui connaîtra mieux les questions concernant la montagne ? Le guide ou le cameraman, celui qui a ouvert quelques voies lisses et aériennes, par prises et pitons, ou celui qui a survolé toutes les chaînes du monde et montre à tous des images locales de la planète entière ? On ne tranche pas cette question si aisément. Jugez, si vous le voulez, le photographe sans mérite et le guide sérieux connaisseur pour avoir mis sa peau en péril, mais, inversement et pourquoi pas, les images éminemment instructives et le montagnard trop limité. Qui connaîtra mieux, de même, les questions de science : le président d'université qui aura roulé sa bosse entre collègues et institutions, le ministre, plus juriste qu'algébriste, mais qui négocie des contrats internationaux, son chef de cabinet qui les rédige, le magistrat qui doit trancher au sujet de procès, l'actionnaire majoritaire de tel laboratoire de recherche, le commentateur de radio ou de télé qui a interrogé tous les prix Nobel plus tous ceux qui précèdent dans la liste ci-dessus... chacun ayant survolé tous les dossiers, parfois sans savoir distinguer entre deux nombres, chacun ayant bénéficié de la dépose par hélicoptère... ou l'humble inventeur de tel dispositif, à qui le plus souvent tous les autres n'ont jamais donné que quelques secondes pour répondre à leurs questions pressées ? Désignez, si vous l'osez, le meilleur des épistémologues. Je ne sais si je le puis.

Certes, quel type de connaissance des Alpes tiré-je de leur traversée en Airbus, à onze mille mètres d'altitude, en buvant un jus d'orange plat et en feuilletant un illustré sot ? Grâce à ces mille possibilités de survol, à ces déposes ou passages, n'importe qui, aussi loin que possible du savoir, peut aujourd'hui écrire en quelques jours d'assez longs livres, au demeurant bien documentés, par exemple au moyen de la Toile, au sujet de hautes sophistications, en bénéficiant de son ignorance, en outre, puisqu'elle sert à expliquer brillamment aux acheteurs pourquoi l'on ne comprend pas... la clarté s'accroît, dit-on, de cette inexpertise à la lettre imbécile. L'inaccessibilité de la muraille, où je ne sais qui vient d'ouvrir une voie, favorise, en outre, la condamnation des abus supposés de la science que l'enthousiasme pour ses acquis. Lorsque la science devient

un fait social total, tout le monde, plus ou moins, en parle, en juge, et, merveille démocratique, en devient responsable. La voilà au centre d'un jeu collectif aussi difficile, mais aussi grossier, que la politique.

Cela implique donc que tout le monde sache de tout sur tout. Ce qui paraissait ou paraît impossible, je le répète parce qu'il s'agit d'un événement fort nouveau, devient la chose du monde la plus partagée. La voilà, je le répète encore, disponible partout, et au moins sur la Toile. Désormais, ce savoir du savoir se diffuse dans la société, comme l'atmosphère qu'elle respire.

Mais sous quelle forme et comment savons-nous ? À partir de quelle distance, à partir de quel angle d'obliquité, en nous dispensant de quels obstacles, connaissons-nous encore quelque chose, puis peu, enfin plus rien ? On ne tranche pas cette question si aisément. Quand, facile, la dépose par hélicoptère remplace l'entraînement, le vol astronautique en exige un, lui aussi, à son tour plus ou moins exigeant. Que l'épistémologie se fonde dans la masse, alors naît une démocratie de la science, forme fort mauvaise, assurément, du point de vue cognitif, mais la meilleure, à ce jour, des formes politiques disponibles.

Le flot d'expansion

En se répandant ainsi, les connaissances forment un dégradé continu, de la science à l'information, sans que l'on puisse décider de frontière entre le cognitif dont je viens de parler, l'économique et le politique. Du coup, elles changent de statut et d'origine. Notre langue, jadis, louait le savoir rigoureux et méprisait le confus et le flou, associant, dans ces métaphores, le solide cristallin au précis et le liquide au vague. Aux époques correspondantes, de l'Antiquité à hier matin, le savoir se concentrait en des lieux institutionnels, aux mains d'experts nommément désignés : écoles et universités, chaires et doctes ; corporations, maîtres artisans, architectes ou ingénieurs ; églises et dogmes ; palais, rois, financiers ou magistrats... Stable comme son nom l'indique, l'institution et ses servants divulguaient des connaissances estampillées. Nous passons aujourd'hui de ces rochers-phares dominants les flots d'ignorance à la mer elle-même. Nous naviguons sur un océan d'information. Qui enseigne trouve devant lui des apprenants qui, sur tel point, en savent plus que lui ; qui règne ne peut satisfaire mille experts en nouvelles questions, devenues vite politiques, et dont il n'a point encore la maîtrise ; l'administrateur décide sur dossier et le président après délibération du conseil, à la place d'une foule qui, proche de la révolte, rit, au moins, de leur abyssale ignorance du terrain... La crise d'auteur et d'autorité vient du nouveau statut de l'expansion des connaissances.

Tout se trouve sur la Toile et dans l'air du temps, qui peuvent donner à quiconque un point de vue, faux et vrai confondus, supérieur à celui de maîtres désuets qu'il ne supporte plus. Ainsi le cognitif baigne le politique et l'économique, chacun des trois plongeant dans les deux autres. Le nouvel état fluent des connaissances ne bouleverse pas seulement le savoir, ses écoles et ses chercheurs, l'économie, ses travailleurs et ses experts, l'État, ses maîtres et ses citoyens, mais, en tout, le lien social et le rapport aux choses, le monde et la société. En ce sens et comme équivalent général, le cognitif vient d'acquérir la capacité de l'argent. Sous mille espèces de vraie ou de fausse monnaie, il circule comme lui, jouissant d'ubiquité.

Je me résume :

- *Subjectif* : quoique je ne puisse pas tout savoir, cela reste nécessaire à la philosophie ;
- *Objectif* : je puis tout savoir, ou, au moins tout raconter, grâce au Grand Récit ;
- *Cognitif* : je découvre des raisonnements de la durée du Grand Récit ;
- *Collectif* : la science devenant un fait social total, tout le monde peut tout savoir, tout le monde accède à l'épistémologie, nous vivons le commencement de la démocratisation du savoir.

Deux recommandations politiques s'ensuivent :

I.- Je dois tout savoir, non seulement comme philosophe, mais comme citoyen, responsable du monde et des hommes ; nous n'inventerons la nouvelle démocratie qu'à cette condition ;

II.- Si nous enseignons le Grand Récit aux jeunes gens de toutes les cultures, nous construirions enfin cet Humanisme qui n'exista jamais que sous une forme impérialiste et nous pourrions concevoir une démocratie mondiale.